

# BASTIEN 200 numéros plus tard... SALABANZI

par Charley



Phénomène paranormal dans le paysage skateboardistique hexagonal, Bastien a rapidement défrayé la chronique. À même pas 10 ans, il s'impose un apprentissage assidu et passionné du moindre trick répété à l'infini sur la place de son village, dicté par l'envie de gagner ou le besoin de ne pas perdre. Le talent et la détermination aidant, Bastien commence à ne plus rater grand chose sur un skateboard. Il se fait rapidement remarquer et se retrouve embarqué dans une aventure qui le dépasse parfois. Il parcourt le monde, avec un certain Geoff Rowley comme tuteur légal aux US, il enchaîne les video-parts aux côtés des noms les plus prestigieux et squatte la première place des contests internationaux les plus disputés de son époque. Difficile pour ne pas dire impossible de rivaliser avec une machine de guerre bien rodée, force de travail à la passion sans limite. Le temps passe et les expériences s'enchaînent, le nom de Bastien est associé à une flopée de marques souvent mythiques... Quelques années plus tard, il se fait plus discret et mène une vie plus calme, principalement en Californie. Pour autant, la passion reste intacte et Bastien est toujours présent, là où on ne l'attend pas toujours. Il est le premier à avoir répondu présent lorsque l'on a évoqué ce deux-centième numéro, un peu spécial donc, consacré en partie à ceux qui ont marqué leur époque.

Retour sur une destinée atypique et un parcours hors norme, jonché d'épreuves presque gagnées d'avance...

## **Hello Bastien. De l'eau a coulé sous les ponts depuis ce trick dans le premier SuGaR...**

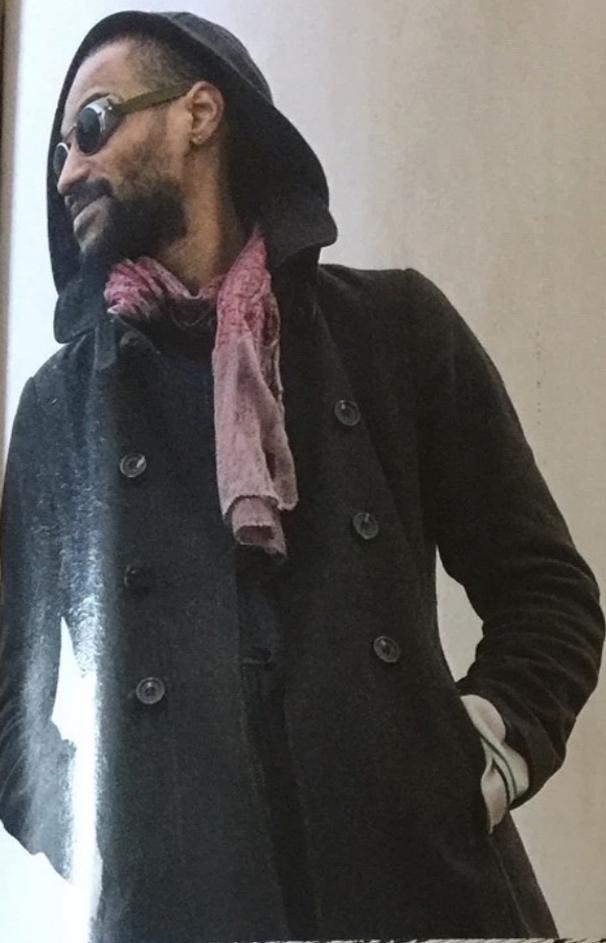
Oui, j'étais super content de voir cette photo dans un mag, c'était lors d'un contest à Montpellier. Ce n'est pas ma première paru', mais ça fait partie des plus anciennes... C'est marrant de se dire que c'était dans le premier numéro. Ma mère a encore la page sous plastique...

## **Très jeune, tu as fait beaucoup de contests, qu'est-ce que tu retiens de cette époque ?**

J'ai toujours aimé me challenger. Quand j'étais petit, je me lançais des défis... Je passais des journées entières à apprendre des tricks et, au moment de rentrer chez moi, en fin de journée, quand il faisait presque nuit, je me disais « Tu as skaté toute la journée, tu es trempé, tu rêves d'une douche, de manger et de boire, mais avant de partir tu vas faire 10 flips et 10 backside flips. » Et je faisais ça... Et si je ratais le dixième backside flip, je recommençais tout depuis le début. Et des challenges comme ça, je m'en suis un peu mis toute ma vie.

## **Forcément, ça permet de développer une certaine consistance...**

Oui, d'autant plus que, gamin, je skatais le plus souvent possible. Déjà, lorsque j'habitais à Manosque, je sortais de l'école et si ma mère me l'autorisait, j'allais skater jusqu'à la nuit. J'avais 8 ou 9 ans, je partais à la confiance, il n'y avait pas de portable à l'époque, j'allais à l'esplanade ou sur la place de l'église, ma mère savait où me trouver. Le deal c'était qu'elle sache où j'allais et que je sois rentré avant la nuit. Et je n'avais pas envie de jouer avec cette liberté, je respectais ces conditions.



Et petit, tu as commencé à bouger un peu plus loin que ton village...

Voilà, grâce à des rencontres. Notamment Momo [Laurent Molinier, -ndlr]... Il m'a un peu pris sous son aile, il m'a emmené à des contests... Sans lui, les choses ne seraient pas allées de moi. Il me propose de m'inscrire au Vans Warped Tour, possible pour assurer les runs, je gagne et je me retrouve la grande finale en Californie quelques mois plus tard. Et ma mère ne me voyait pas trop partir là-bas tout seul alors elle m'accompagne pour que mon grand frère, de huit ans mon aîné, m'accompagne. Et je me retrouve aux US, avec les gagnants de chaque étape, c'est là que j'ai rencontré Daniel Lebron d'ailleurs, avec qui je skate toujours aujourd'hui. J'ai fini second à cette grande finale, derrière le New-Yorkais Billy Rohan.

Ça t'a ouvert des portes, directement aux US ?

Vans me propose de me donner des shoes et le gars de Sixteen Skateboards m'envoie des boards depuis quelque temps. Moi, je continue à faire mes trucs de mon côté, l'école... Ça va de quoi skater, je ne me plains de rien. Rune Glifberg m'avait invité à Marseille et avait conseillé aux gars de Flip de garder un spot sur moi. Quelque temps après, je suis donc approché par Flip qui me propose de venir à Huntington Beach pour aller skater avec les gars, j'avais même pas 14 ans...

Et d'emblée, tu dois filmer pour la vidéo « Sorry » ?

Oui, j'ai retrouvé les gars à Paris, la première image que j'ai filmée pour la vidéo c'était la ligne à Montparnasse : switch heelflip en montant les marches puis flip frontside boardslide sur le rail. Le même jour on a filmé le switch 180 five-O sur le hubba de la Défense et le backside flip sur le gros double set... Dans la foulée on a filmé les images à Créteil aussi.

Tu avais la pression ?

Disons qu'il y avait Tom Penny, Ali Boulala, Arto Saari, Rowley... Je n'avais aucun recul sur la situation, je me disais juste qu'ils étaient en train de me regarder skater. Ça m'a poussé, le flip frontside boardslide sur le rail de Montparnasse, c'était assez dingue. Je n'avais jamais fait ce trick sur un spot aussi gros. Eux étaient bien plus grands que moi, ils avaient du pop, de l'amplitude... Moi je devais aller super vite pour aller chercher le rail le plus loin possible pour arriver à monter dessus. Je ne voulais pas qu'ils pensent que je n'étais pas prêt, je me suis donné à fond. Et rapidement après ça, je me retrouve à aller aux États-Unis pour trois mois, avec une lettre de ma mère qui atteste que mon responsable légal aux États-Unis est Geoff Rowley.

Ils voulaient te tester sur leur terrain ?

Oui, c'est une chose de skater dans ton pays, mais te retrouver à l'autre bout du monde, avec d'autres spots et d'autres gars, c'est complètement différent.

**Tu te frottes aussi à une quantité de tricks déjà faits sur des gros spots, où il faut faire « mieux »...**

À l'époque, il y avait encore pas mal de possibilités... Mais surtout, je suis au quotidien avec Geoff, je le vois s'échauffer, skater, monter ses boards, travailler sur une video-part, faire des photos pour des magazines, passer chez Vans, dessiner une chaussure, étudier des coloris...

**L'envers du décor de l'industrie...**

Exactement, j'étais aux premières loges.

**Tu gagnais déjà de l'argent grâce au skate ?**

Pas du tout, mais Geoff me gérait à 100%, j'avais du matos illimité... La première fois que je suis allé chez Flip, je prends un caddie de supermarché et je choisis un pantalon, un t-shirt... et là, le boss me demande ma taille, et me fait tomber des piles entières de fringues dans le caddie. Je ne pensais même pas que c'était possible d'avoir autant de matos, 25 boards... Je commence à me rendre compte qu'en fait ils s'en foutent un peu de ce que je prends, tant que je fais le job, que je skate, que je filme, que je fais des photos... Je me retrouve sur les spots connus avec des gars que je voyais en photo ou en vidéo quelques mois plus tôt...

**C'est là-bas que tu as le plus vite progressé ?**

Oui, naturellement ça m'a permis de me dépasser. Le premier trick filmé pour la « Sorry » c'était le flip frontside boardslide à Montparnasse et un an et demi plus tard, je le fais sur un rail de 16 marches à San Francisco, avec une plaque pour éviter un crack. En fait, je crois que tout ça m'a permis de croire en moi un peu plus que la moyenne. Rater le flip avant de monter sur le rail était inenvisageable, et je savais que j'avais beaucoup plus de chance de le réussir en m'appliquant. Au premier essai, je me pose et je m'éjecte de la board, sensation de dingue... J'avais déjà hâte de réessayer. J'étais serein et c'est passé en quatre ou cinq essais.

**Tu te rendais compte de tout ça ? La quantité de tricks sur des gros spots...**

En fait, j'ai réalisé en voyant ma part à l'avant-première de la vidéo. Tu filmes une image, puis une autre et tu passes vite à autre chose, t'es déjà sur le prochain trick que tu veux faire. Je n'avais aucun recul, je ne savais même pas à quoi ma part allait ressembler, Fred [Mortagne] et Geoff [Rowley] ne nous avaient rien montré. J'avais peur que ma part fasse tache à côté de celles des autres, avoir la part que l'on zappe. Je voulais que ça soit chouette, même si j'étais à des années lumière de skater comme Geoff ou Arto. Au final, j'étais content, je n'étais pas ridicule...

## « MAIS LORSQUE TU AS 15 ANS... ET QU'ON TE TEND UNE ENVELOPPE AVEC 25.000\$ EN CASH... »

**Et l'après « Sorry » ?**

On n'a pas eu le temps de souffler, on a tout de suite attaqué la « Really Sorry », on a continué à voyager, à filmer... Avant même que la cassette de la « Sorry » sorte, un jour, je passais chez Flip prendre du matos et on me donne une board en plus en me disant « Tiens, tu devrais prendre celle-là aussi ! ». Je retourne la board et là je vois mon premier pro-model.



**C'était un rêve ?**

Bien sûr ! Quand j'étais gosse, je dessinais mon nom sous les boards dans les magazines... [rires] J'ai filmé ma part pour la « Sorry » à treize et quatorze ans et je venais d'avoir quinze ans quand je suis passé pro. Dans la foulée, les gars de Vans me demandent de regarder un peu les modèles qui me plaisent. Je skatais surtout le modèle de Geoff et là je devais plancher sur une paire à mon nom avec tous les gars de la créa. J'hallucinais... Mon pro-model de shoes sort et des gars que j'admirais, comme Neal Hendrix, me disent entre deux cigarettes qu'ils ne skatent plus que ma shoes. Je ne savais même pas quoi dire tellement j'étais heureux.

**Les choses s'enchaînent, les sponsors aussi...**

Oui, voilà, je suis passé chez Quicksilver, avec Arto on a été approché par Von Zipper, on a dû faire un passage chez Rusty entre autres aussi... En fait, Flip c'était vraiment la famille, ce sont eux qui m'ont dégoté 85% des sponsors que j'avais à l'époque. Ils négociaient les salaires avec les autres marques en amont, un peu comme des agents. Et si j'ai acheté une maison à 18 ans, toutes mes guitares... c'est entendu parce que j'ai travaillé dur pour ça, mais c'est aussi



... des gars de Flip qui, avant même que les marques me contactent, m'ont déjà négocié des contrats avec des chiffres à faire tourner la tête. Je n'avais jamais appris à gérer ce genre de montants...

**Tu as beaucoup flambé ?**

Où, j'avais 15 ans, tout ça me dépassait...

**Mais tu as quand même acheté une maison.**

Parce qu'on me l'a conseillé. Avec le recul, je pense que je referais tout ce que j'ai fait. Certaines choses de manière différente, mais dans les grandes lignes, je ne m'en suis pas trop mal sorti. Et puis je suis content d'avoir dépensé ma tune, parce que ça ne sert à rien de mourir avec un compte bancaire plein à craquer. Mais lorsque tu as 15 ans, que tu gagnes le contest de Dortmund, en Allemagne, et qu'on te tend une enveloppe avec 25.000\$ en cash... 250 billets de 100\$ ! J'ai précieusement rangé cette enveloppe dans un tiroir de ma chambre et je piochais dedans au compte-gouttes... J'ai vécu pendant deux ans juste avec cette enveloppe, et pendant ce temps, je gagnais beaucoup d'argent, grâce à mes sponsors et à tous les autres contests

que je gagnais, vu qu'à l'époque j'étais chaud... Tout cet argent s'accumulait sur mon compte et un jour mon comptable m'a dit qu'il fallait vraiment que j'investisse, et c'est là que j'ai acheté une maison. C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte que l'on pouvait vraiment bien vivre du skate : je gagnais beaucoup plus d'argent que ma mère, que mon grand frère, que mon père qui a fait 16 ans d'étude après le bac... Moi j'avais arrêté l'école en quatrième et j'accumulais des enveloppes de cash comme si de rien n'était. Du coup, j'ai perdu les pédales, je n'avais pas trop la notion de l'argent. Pour moi, 25.000\$ ça n'était rien, ça représentait juste un week-end en Allemagne ou en Australie pour aller gagner un contest. Deux runs d'une minute... Et je savais très bien que ce n'était pas de la chance, je n'avais pas gagné au loto, je pouvais refaire la même chose le week-end suivant !



### La recette était bien rodée...

Oui, il fallait juste que je me sois bien entraîné, que j'aie une bonne board, de bonnes shoes et que le park me plaise. À partir de là, j'essayais de faire en sorte d'avoir un run qui tienne la route. À cette époque j'estimais que si j'étais prêt, pour me battre il fallait se lever tôt.

### Tu as toujours eu ce côté compétiteur ?

J'ai grandi avec des frères donc si tu perds une partie de Tekken à la console, tu vas en entendre parler toute la journée. Si tu te faisais démonter, on te faisait bien comprendre que tu t'étais fait démonter. Donc rapidement, j'ai pris le pli de jouer pour gagner. Mais cette mentalité peut aussi avoir des travers. Je sais que parfois, je n'ai pas été capable de dire « Bon, je n'ai pas gagné, mais pour ce coup là, on s'en fout... ». J'étais tellement habitué à vouloir tout faire parfaitement, au maximum de mes capacités, tout maîtriser... J'estimais que ça devait toujours se passer comme ça et pas autrement, et ça peut parfois prendre le pas sur le plaisir. Si je me sentais capable de gagner, je ne pouvais pas concevoir de perdre. De la même manière, si je me sentais capable de faire un trick, il fallait que je le fasse à tous les coups. Alors que dans la vraie vie, tu peux rater un trick, c'est humain...

### Ça t'a plutôt bien réussi...

Souvent, je finissais premier des demi-finales, donc je savais que je passais en dernier pour les runs de finale. Je voyais passer les autres avant moi et là, je savais déjà que si je réussissais le run que j'avais préparé, je gagnais. Backside flip, flip frontside boardslide, flip nose manual backside revert... et pour le dernier trick, cab flip par-dessus la pyramide ! Et quand ça passait, je n'avais même pas besoin de stresser en attendant les résultats, je savais très bien... Je ne pouvais pas ne pas gagner, personne ne faisait de cab flip par-dessus une pyramide

et avant ça, il y avait 50 secondes de flippy tricks dans tous les sens. En fait, les autres jouaient beaucoup la sécurité et moi je prenais le plus de risques possibles. Mais d'un autre côté, les tricks, je les avais tellement faits et refaits, à longueur de journées, à longueur de sessions... J'étais rodé. Et puis le fait de skater tout le temps du matos en très bon état, toujours le même shape de board, toujours les chaussures que tu préfères et auxquelles tu es habitué, c'est quelque chose d'essentiel. Ça joue sur la confiance, c'est à la fois physique et mental...

### Et si on te proposait de refaire tout ça aujourd'hui ?

À priori, ça serait difficile et ce n'est pas vraiment ce dont j'ai envie. Déjà parce que je skate moins qu'avant, donc il faudrait que je me prépare comme je me préparais à l'époque. Si on me proposait 100.000\$ pour refaire le flip frontside boardslide sur le rail de 16 marches, je m'intéresserais à la question, mais ça va faire 20 ans que j'ai fait ce trick. En 20 ans, je me suis fait un genou, j'ai eu deux enfants,

**« ...SI J'ÉTAIS PRÊT,  
POUR ME BATTRE  
IL FALLAIT SE LEVER TÔT. »**

je ne fais plus un mètre trente pour cinquante kilos et surtout je ne skate plus de la même manière. Et puis j'ai évolué, un peu comme un groupe dont le nouvel album ne ressemble pas vraiment à son premier. Je peux comprendre la nostalgie des gens, mais il faut comprendre aussi que l'on évolue. Je pense souvent à la période Flip avec tous les copains, aux potes de Lordz, à ceux de Jart et dans quelques années, c'est les gars de Primitive qui me manqueront. Je suis moi-même quelqu'un de nostalgique et d'une certaine manière ça m'aide à aller de l'avant. Je suis très fier de mon passé, mais je suis surtout excité par ce qui va se passer demain...

